



Bulletin du Centre de recherche français à Jérusalem

21 | 2010
Varia

Les minarets mamelouks de Ramla

Katia Cytryn-Silverman

Traducteur : Michaël Alvarez-Pereyre



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/bcrfj/6411>

ISSN : 2075-5287

Éditeur

Centre de recherche français de Jérusalem

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2010

Référence électronique

Katia Cytryn-Silverman, « Les minarets mamelouks de Ramla », *Bulletin du Centre de recherche français à Jérusalem* [En ligne], 21 | 2010, mis en ligne le 01 mars 2011, Consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/bcrfj/6411>

Les minarets mamelouks de Ramla*

Katia Cytryn-Silverman

Traduction de Michaël Alvarez-Pereyre

Introduction

L'un des symboles les plus remarquables de la ville de Ramla est son minaret de trente mètres de haut, qui s'élève sur le mur nord de la vieille mosquée omeyyade, mieux connue sous le nom de Mosquée Blanche. Cette tour, du haut de laquelle les fidèles étaient appelés à la prière, fut érigée en 1318, durant le troisième règne du sultan mamelouk An-Nâsir Muhammad ben Qalâ'ûn (1310-1341). Quatre ans auparavant, un autre minaret, qui n'existe plus aujourd'hui, avait été érigé par le même souverain dans la Grande Mosquée de Ramla, une église reconvertie datant de l'époque des croisades.

À partir du XVI^e siècle environ, le minaret mamelouk commença à être connu sous le nom de « Tour des quarante », appellation parfois rencontrée aujourd'hui. Selon les sources musulmanes, ce nom fait référence aux quarante compagnons du Prophète, tandis que les sources chrétiennes le lient aux quarante martyrs de Sébastia en Arménie, qui seraient enterrés sous la mosquée.

Ce lieu architectural important est mentionné dans presque toutes les descriptions de Ramla – dans les textes géographiques et historiques arabes, dans les récits de voyages chrétiens de diverses époques, dans les travaux académiques modernes –, et on le trouve même représenté sur les billets de banque de la période mandataire. Pour autant, il n'a pas fait jusqu'à présent l'objet d'une étude approfondie qui prenne en compte à la fois les aspects architecturaux, les informations épigraphiques collectées *in situ*, et le contexte historique du lieu. Une approche combinée de ce type permet non seulement d'enrichir notre compréhension des tendances et des évolutions architecturales, mais également d'évaluer la sémiologie de la structure étudiée. Toutefois, pour que soit possible une discussion du langage architectural du minaret de la Mosquée Blanche – ainsi que d'un certain nombre de minarets locaux datant de la fin du XIII^e et du début du XIV^e siècles –, il est impératif de présenter et de décrire le bâtiment principal étudié.

Deux courts rapports portant sur Ramla furent publiés à la fin du XIX^e siècle, l'un rédigé par les géomètres britanniques du Fonds d'exploration de la Palestine (Conder et Kitchiner 1882 : 269-275), l'autre par l'explorateur français Charles Clermont-Ganneau (1896 : 119-122). Ils traitent de l'Église des Croisés et de la Mosquée Blanche, et consacrent également quelques lignes à leurs minarets respectifs.

Le premier travail systématique de documentation du minaret de la Mosquée Blanche date de 1949. Il fut commandité par le Comité pour la préservation des bâtiments religieux musulmans (Mayer *et al.* 1950 : 25-27). Des plans, des coupes et des élévations furent alors dessinés, qui sont encore employés aujourd'hui.

Les quelques travaux archéologiques entrepris sur le site de la Mosquée Blanche – par Yaakov Kaplan en 1949 (Kaplan 1959), par Myriam Rosen-Ayalon et Avraham Eitan en 1965 (Rosen-Ayalon et Eitan 1966 et 1969) et par Meir Ben-Dov en 1979-80 (Ben-Dov 1984) – examinèrent les fondations du minaret pour en retracer la chronologie, permettant ainsi une appréciation générale de l'évolution de la mosquée. Cependant, cette structure ne fut pas étudiée dans le cadre de travaux sur l'architecture mamelouke et notamment sur ses minarets. Elle n'est pas mentionnée dans l'étude de l'évolution du minaret par K.A.C. Creswell (Creswell 1968), ni dans la monographie de Jonathan Bloom, *Minaret, Symbol of Islam* (Bloom 1989).

* Cette communication s'inscrit dans le cours d'un travail sur les minarets de la partie sud du Bilad el-Cham à l'époque mamelouke. Un article de vulgarisation sur le minaret de la Mosquée Blanche de Ramla a été publié dans *Qadmonyot* 138, 2008 (en hébreu). Pour une version complète de la présente étude, voir K. Cytryn-Silverman, « The Mamlūk Minarets of Ramla », dans *Jerusalem Studies in Arabic and Islam* 35, 2008, pp. 379-432.

Le minaret de la Mosquée Blanche

Le minaret de la Mosquée Blanche est une structure carrée d'environ sept mètres sur sept, qui s'élève sur trente mètres de haut. Sa façade se divise en six zones principales correspondant aux sept étages de l'intérieur de la tour. Au sommet se trouve une galerie ouverte encerclant un dernier étage plus étroit (dont le toit d'origine a été remplacé). Le tout est relié par un escalier en colimaçon de cent dix-neuf marches. Les coins de la tour sont renforcés chacun par une paire de contreforts qui s'élèvent jusqu'à la troisième rangée de niches ou fenêtres. Ces contreforts, dont la partie supérieure est inclinée, constituent une base plus large pour la haute tour.

L'entrée du minaret se situe sur sa face sud. Elle consiste en une arche haute encastrée dans la façade et flanquée de deux bancs, dans le style mamelouk typique de cette période. Le linteau de la porte, sur lequel est gravée l'inscription commémorative, est relevé par une arche peu profonde. Les portes d'origine, visibles sur une photographie des années 1950, étaient typiques de la période mamelouke, et comparables à des portes que l'on rencontre à Jérusalem : elles étaient faites en planches de bois recouvertes de bandes de métal jointes entre elles, avec un motif continu d'hexagones cloué par derrière.

L'entrée du minaret est surmontée d'une fente étroite qui s'ouvre depuis le deuxième étage de la tour. Cette fente donne au bâtiment un air militaire, dans la mesure où des ouvertures similaires étaient faites au-dessus de portes et de mâchicoulis pour verser des liquides bouillants et d'autres substances désagréables sur les ennemis. Avec les meurtrières et les contreforts, la présence de cet élément a mené certains chercheurs à voir dans ce minaret également un bâtiment de défense.

Toutefois, malgré sa construction massive, l'aspect général du minaret est allégé à la fois au niveau structurel et ornemental par les cinq rangées de niches cintrées avec fenêtre, chacune de style différent. Ces niches se répètent sur les quatre faces du minaret, sauf pour l'étage où est située l'entrée. Les trois premiers niveaux qui, en montant, font passer de niches isolées à des niches cintrées en trèfle de largeur identique, furent visiblement dessinés de sorte à contrebalancer les contreforts des côtés et à donner à la tour une ligne verticale centrale, d'effet « amincissant ». Les arches triples des deux niveaux suivants furent construites dans l'espace encadré par la continuation des lignes verticales des contreforts, contribuant ainsi à l'apparence étroite de la tour.

En termes de style architectural, les arches employées sont dans le style de celles que l'on trouve communément au Levant à partir de l'époque des croisades. Les arches à godrons du quatrième étage, tout comme les arches à moulures du cinquième étage, méritent une mention particulière, et pourraient avoir fait l'objet d'une utilisation de seconde main, même si de telles arches étaient encore en vogue au début de la période mamelouke et pourraient donc également être d'origine.

Ce qui fait de manière certaine l'objet d'un réemploi sont les pierres portant les marques des maçons et utilisées comme marches, les colonnes de marbre gris-blanc qui ornent les fenêtres, les sections de colonnes qui se fondent dans la structure du bâtiment – fonctionnant à la fois comme élément décoratif et renfort structurel –, ainsi que les plaques de marbre encastrées dans les coins du bâtiment et au-dessus des fenêtres centrales. Ensemble, ces éléments contribuent à la définition de la palette chromatique de la tour, où la tonalité jaunâtre prédomine du fait de la pierre de taille calcaire employée.

Une inscription commémorative, encastrée au-dessus de l'entrée du bâtiment, fait mention de son mécène et indique la date de sa construction (RCEA 14, no. 5401) :

Au nom de Dieu, le Clément, le Miséricordieux. « Les mosquées d'Allah seront fréquentées et entretenues par ceux qui croient en Allah et au jour de la résurrection, qui exécutent les prières rituelles et font l'aumône, et qui ne craignent personne qu'Allah » (Coran 9 – Sourate Ultimatum / Bara'ah, verset 18). A ordonné l'érection de ce saint minaret (*ma'dhana*) notre Seigneur le sultan Al-Malik An-Nâsir l'érudit, le vertueux, le saint guerrier, guerrier de la forteresse frontalière, défenseur de la frontière, sultan de l'Islam et des Musulmans, raviveur de la justice dans le monde, tueur des infidèles et des polythéistes, roi des Arabes et des non-Arabes, détenteur des nuques des nations, gardien des lieux d'Allah, Nasir al-Dunyâ wa al-Dîn Abû al-Fath Muhammad, fils de notre Seigneur, le sultan martyr Al-Malik al Mansûr Sayf ad-Dunyâ wa d-Dîn Qalâ'ûn al-Salihi, auxiliaire du Commandeur des

Croyants. Puisse Allah prolonger ses jours et étendre ses bannières et étendards par la victoire. Cette construction fut achevée au milieu du mois de Sha'ban, dans l'année 718 [autour du 12 octobre 1318].

L'inscription, comme les faits archéologiques, montre que ce minaret fut érigé à partir de rien, sans reprendre les éléments d'une tour plus ancienne dont il aurait repris les fondations. Néanmoins, deux éléments nous renseignent sur le fait qu'au moins un autre minaret s'élevait dans la Mosquée Blanche lorsque An-Nâsir Muhammad ordonna l'érection d'un nouveau minaret. Ceci est indiqué, tout d'abord, par les écrits du géographe du X^e siècle Al-Muqaddasi, selon lequel un « minaret splendide » fut construit au début du VIII^e siècle par les Omeyyades. La seconde indication est une inscription commémorant la victoire historique de Baybars sur les Croisés à Jaffa en 1268, inscription aujourd'hui encastrée au-dessus de l'entrée ouest de la salle de prière de la Grande Mosquée de Ramla, mais qui se trouvait à l'origine dans la Mosquée Blanche. Après une énumération des nombreux noms et titres de Baybars, l'inscription indique (*RCEA* 12, no. 4588) :

... Il quitta le pays d'Egypte avec son armée victorieuse le dix du mois de Rajab le Séparé, pour aller livrer une guerre sainte et lancer une expédition contre les hommes de l'idolâtrie et de l'obstination ; et il établit son campement au fort de Jaffa tôt le matin, et le conquit avec la permission de Dieu à trois heures du même jour. (4) Puis il ordonna que soient érigés ce dôme au-dessus du minaret béni (*manāra*), et cette porte dans la mosquée bénie, par les serviteurs nécessaires [...] [durant l'année 66] et 600 [26 mars 1268]...

Le début de la quatrième ligne de l'inscription fait référence à la construction d'une entrée de la mosquée et d'un dôme au sommet d'un minaret. Ceci implique que Baybars réclama un dôme au-dessus d'une structure existante – probablement également carrée comme cela était courant en Syrie –, même si son emplacement exact est inconnu. Le minaret de Baybars s'élevait encore lorsque An-Nâsir Muhammad ordonna la construction d'un nouveau minaret, comme on l'apprend d'un passage écrit par l'historien hiérosolomytain de la fin du XV^e siècle Mujir al-Din (Mujir al-Din, *al-Uns*, 68-69) :

Et le sultan An-Nâsir Muhammad ben Qalâ'ûn y érigea un minaret, l'une des merveilles du monde du point de vue de sa forme et de sa hauteur. Les voyageurs mentionnent qu'il est unique en son genre... Après la conquête de Jaffa par Al-Malik al-Zahir Baybars dans l'année 666, il construisit le dôme au-dessus du *mihrab* et la porte en face du *mihrab*, près du *minbar* (chaire) d'où le sermon était prêché lors de la fête. À la place du vieux minaret encore existant, Baybars ordonna la construction de celui qui s'élève aujourd'hui.

Plusieurs endroits au sein du périmètre de la Mosquée Blanche ont été proposés comme emplacement probable du minaret omeyyade réaménagé par Baybars, mais c'est là une discussion qui nous entraînerait trop loin de notre sujet principal.

Le minaret de la Grande Mosquée

Une autre inscription commémorative faisant état de l'érection d'un minaret par An-Nâsir Muhammad ben Qalâ'ûn (*RCEA* 14, no. 5342) se trouve sur le tympan de la porte ouest de la Grande Mosquée de Ramla – une cathédrale croisée du XII^e siècle qui, comme nous l'avons dit, a fait l'objet d'une reconversion. L'inscription était à l'origine encastrée à l'entrée du minaret situé au-dessus de cette porte, comme cela fut noté par Clermont-Ganneau dans les années 1870. Elle établit la date de construction du minaret à l'an 714 (1314), c'est-à-dire quatre ans avant l'érection de celui de la Mosquée Blanche, et mentionne également que cette construction eut lieu durant le mandat de l'émir important Sanjar al-Jāwulī, gouverneur de Gaza et Superintendant de deux Harams (Enceintes Sacrées) – Jérusalem et Hébron – de 712 à 720 (1313-1320).

Le minaret mamelouk fut remplacé par un fût cylindrique à la fin du XIX^e siècle, mais des preuves écrites et des signes visibles permettent de retracer les étapes de son apparition.

Les géomètres britanniques qui se rendirent sur le site en 1874 laissèrent un bref commentaire concernant ce minaret, écrivant (Conder et Kitchiner 1882 : 270) : « Le minaret était probablement le beffroi ; du côté est, au-dessus de la porte de l'escalier qui donne accès au toit, se trouve un linteau, avec un bas-relief très beau représentant deux animaux conventionnellement représentés ».

Clermont-Ganneau envisagea lui aussi la possibilité que ce minaret eût servi de clocher à l'église, quoi qu'il émette également quelques réserves (Clermont-Ganneau 1896 : 122).

Ce qui mena les archéologues mentionnés ci-dessus à considérer le minaret comme un beffroi à l'origine était sans aucun doute son apparence, similaire à celle du minaret de la Mosquée Blanche. Ceci apparaît dans des photographies anciennes de la fin du XIX^e siècle, dans lesquelles on peut voir encore le fût carré avec ses contreforts s'élever au-dessus du toit de la mosquée. On peut même y apercevoir certaines des niches cintrées ainsi que le dernier étage, entouré d'une véranda et surmonté d'un fût cylindrique (peut-être une lanterne ?).

Cette tour carrée apparaît aussi sur une gravure à l'eau forte de Ramla, qui figure dans plusieurs *itineraria* représentant la Terre Sainte.

Une double fonction, religieuse et militaire ?

On peut ainsi noter que trois minarets carrés s'élevaient au-dessus de Ramla et pouvaient sans doute être aperçus de loin. Deux d'entre eux, datant de la même période, étaient de type « militaire », essentiellement du fait de leurs renforts sur les côtés. Leur apparence doit-elle être interprétée comme le résultat d'une double fonction, religieuse et militaire, ou exprime-t-elle seulement la sémiologie de l'architecture de l'époque ?

L'inscription commémorative qui se trouve sur le minaret de la Mosquée Blanche, mais également un médaillon inachevé gravé à ses côtés, ne laisse aucun doute quant à la fonction première du bâtiment : le terme employé pour le minaret est *ma'dhana*, « lieu d'où est lancé l'appel à la prière ». Cependant, en construisant cet ouvrage important d'architecture religieuse, les architectes avaient peut-être également en tête son potentiel stratégique, tant du point de vue de son emplacement (situé, à l'époque, à la périphérie des parties habitées de Ramla) que du point de vue de sa taille (grâce à laquelle la tour surplombe toute la plaine côtière de la région centrale de la Palestine).

Dans leur description du minaret de la Mosquée Blanche en 1949, Mayer, Pinkerfeld et Hischberg notèrent « l'attention particulière portée aux exigences stratégiques ». Ils mentionnèrent la petite pièce située au-dessus de l'entrée du bâtiment, ainsi que les passages internes qui parcourent la tour, permettant un accès facile et rapide aux meurtrières, lesquelles donnent sur toutes les directions. Dans son ouvrage le plus récent sur l'archéologie islamique de Palestine, M. Rosen-Ayalon traite du minaret et attire également l'attention sur son caractère militaire (Rosen-Ayalon 2006 : 101-104).

La fente située au-dessus de l'entrée est sans aucun doute un élément défensif véritable. Les meurtrières, en revanche, bien que de type militaire (avec un renforcement dans lequel une personne peut se tenir), ne sont pas toutes facilement accessibles. Cette organisation paraît maladroitement pour une structure militaire. D'un autre côté, il faut garder en mémoire que les ouvertures étroites étaient également une forme de fenêtre courante dans le Levant, permettant à l'air et à la lumière de pénétrer en quantité suffisante à l'intérieur du bâtiment tout en le protégeant de la chaleur et des pluies extrêmes de la région. Qui plus est, de telles fentes étaient aussi des éléments caractéristiques typiques des bâtiments islamiques, dont l'apparence fortifiée ne jouait pas nécessairement un rôle militaire mais plutôt symbolique.

Ceci est cohérent avec le rôle symbolique du minaret lui-même, qui est peut-être l'une des formes les plus expressives de la victoire et de la suprématie politique et religieuse. J. Bloom avait déjà noté dans son ouvrage sur les minarets (Bloom 1989 : 175) :

... le *adhān* non seulement appelait les gens à la prière mais représentait également la nouvelle époque liturgique de l'Islam, exprimait la présence de l'Islam dans un lieu donné, et proclamait les noms de ceux qui gouvernaient ; les endroits d'où ce signal était envoyé finit par se confondre avec le signal et son contexte.

Ainsi, cela ne semble pas être une coïncidence si, par exemple, l'inscription qui fait état de l'ajout d'un dôme par Baybars au-dessus du minaret de la vieille mosquée communautaire de Ramla célèbre la victoire du sultan sur les Francs à Jaffa.

Le style architectural

Les deux minarets de An-Nâsir Muhammad à Ramla sont des exemples d'une approche architecturale qui caractérisait à la fois l'architecture ayyoubide (1187-1260) et celle du début de la période mamelouke en Palestine, à savoir une continuation du style croisé qui se développa dans la région à partir du douzième siècle (ce sujet a été abordé ailleurs). Mais c'est par l'emploi de dépouilles de guerre des Croisés – en l'occurrence par l'utilisation d'éléments de construction délibérément réemployés – que s'exprime prioritairement la victoire religieuse et la suprématie de l'Islam.

Ce style est présent également dans le minaret Ghawānima de la fin du XIII^e siècle (697, c'est-à-dire 1298 environ) situé au coin nord-est du Haram al-Sharif (le Mont du Temple) à Jérusalem. Il a des liens étroits avec le beffroi qui existe encore partiellement au Saint-Sépulcre, et devrait ainsi être interprété comme une réponse directe à celui-ci.

Il faut noter, cependant, que l'expression de l'islamisation est bien plus claire dans le minaret Ghawānima qu'à Ramla : dans le premier, l'utilisation marquée de *muqarnas*, au-dessus du deuxième étage et en-dessous de la galerie, est clairement un ajout islamique au style « roman » du beffroi croisé.

À Majdal, près d'Ashqelon, le minaret de l'an 700 (1300) qui s'élève encore est de type différent, en raison de la forme polygonale du fût. Cependant, en termes de style décoratif, il est à rapprocher des exemples précédents. On peut, en effet, noter l'emploi de différents types de niches, encadrées par des arches à godrons moulés en trèfle, tandis que des fenestrations à plusieurs lobes remplacent les fentes rencontrées à Ramla (au Ghawānima le système des fenêtres d'origine n'est pas clair).

Ce style contraste de manière nette avec les ouvrages de la même époque rencontrés, par exemple, au Caire, capitale mamelouke. Là-bas, les traditions locales d'architecture qui se développèrent à partir du XI^e siècle se prolongèrent jusqu'au début de la période mamelouke, intégrant graduellement des éléments du nord de la Syrie et de l'est. Néanmoins, ceci fut un choix conscient, car le style roman était bien connu du Caire : le complexe de Qalâ'ûn, tout comme la porte de la madrasa de An-Nâsir Muhammad, sont des exemples d'emploi de ce style, qui ne fut pas repris dans la capitale mamelouke, peut-être pour des raisons de traditionalisme, et sans doute surtout parce que le contexte culturel ne s'y prêtait pas.

Le style « roman » semble être arrivé en Palestine à la fin des années 1320, comme cela apparaît au minaret Bâb al-Silsila datant de 730 (1329-30), qui surplombe le portique ouest du Haram à Jérusalem et fut érigé douze ans après le minaret de la Mosquée Blanche. Bien que partageant avec lui le fût carré typique des minarets Syriens, le schéma décoratif est profondément différent de celui de la Mosquée Blanche. Il est bien plus simple, avec peu de fenêtres cintrées et de matériau de construction de seconde main.

Conclusion

Au vu des éléments indiqués ci-dessus, les minarets de Ramla, le Ghawānima de Jérusalem ainsi que le minaret octogonal de Majdal (700/1300) doivent être étudiés dans un contexte où le passage des Croisés en Palestine représentait encore une blessure ouverte. L'ombre de la domination chrétienne de plus d'une centaine d'années sur Jérusalem (1099-1187; 1229-1244) et de plus de cent cinquante ans sur Ramla (1099-1187; 1192-1197; 1204-1266), ainsi que sur les villes principales de la Grande Syrie, influençait encore les choix politiques et idéologiques de l'époque. Ramla, capitale de Jund Filastin depuis le début du VIII^e siècle jusqu'à la période croisée, retourna aux mains de l'Islam suite à la victoire écrasante de Salâh ad-Dîn à la bataille de Hittîn, mais pour une courte durée seulement. Par deux fois, la ville passa entre des mains latines, et elle resta essentiellement chrétienne jusqu'à la victoire de Baybars en 1266. Le choix de marquer une victoire militaire par l'érection d'un dôme au-dessus d'un minaret ressuscité, mais aussi d'adopter le style croisé sur une tour pour faire étalage de dépouilles de guerre, correspond bien à l'atmosphère dans laquelle l'Islam aurait pu afficher clairement sa suprématie sur la Chrétienté.

Dr. Katia Cytryn-Silverman est Maître de conférences à l'Institut d'archéologie et au Département d'études islamiques et moyen-orientales de l'Université hébraïque de Jérusalem. Elle est spécialisée dans les périodes islamiques et a récemment pris la direction des fouilles de Tibériade, où son équipe est en train de mettre au jour les restes d'une mosquée du début de la période islamique (voir <http://archaeology.huji.ac.il/Tiberias/>). Elle codirige également les fouilles de Khirbat al-Minya, un palais califal du VIII^e siècle situé à environ quatorze

kilomètres au nord de Tibériade. Par ailleurs, elle continue ses recherches sur l'archéologie des routes, qui avait fait l'objet de sa thèse de doctorat : *Les auberges mameloukes (khans) dans la partie sud du Bilad el-Cham*.

The Institute of Archaeology and the Dept. of Islamic and Middle Eastern Studies

The Hebrew University of Jerusalem

<http://archaeology.huji.ac.il/depart/classical/katiac/katiac.asp>

cytryn@mscc.huji.ac.il

Bibliographie

Ben-Dov, M.

1984 « Remains of an Omayyad and Mamluk Public Building at Ramleh ». *Qadmonyot* 66-67, 82-85 (en hébreu).

Bloom, J.

1989 *Minaret – Symbol of Islam*, Oxford.

Conder, C.R. et Kitchiner, H.H.

1882 *The Survey of Western Palestine, Memoirs*, vol. 2 (Samaria), Londres.

Clermont-Ganneau, Ch.

1896 *Archæological Researches in Palestine during the years 1873-1874*, traduit du français par A. Stewart, vol. 2, Londres.

Creswell, K.A.C.

1968 « The evolution of the minaret, with special reference to Egypt – II », *The Burlington Magazine for Connoisseurs* 48, (3 partie) : 134-140, 252-258, 290-296.

Kaplan, J.

1959 « Excavations at the White Mosque in Ramla ». *'Atiqot* 2, 106-115.

Mayer, L.A., Pinkerfeld, J. et Hirschberg, J.W.

1950 *Some Principal Muslim Religious Buildings in Israel*, Jérusalem.

Mujīr al-Dīn al-'Ulaymī al-Ḥanbalī

1866 *al-Uns al-jalīl bi-ta'rīkh al-Quds wa'l-Khalīl*, Le Caire, vol. 2.

RCEA= É. Combe, J. Sauvaget et G. Wiet (éds.)

Répertoire chronologique d'Épigraphie arabe, vols. 12, 14, Le Caire, 1944, 1954.

Rosen-Ayalon, M.

2006 *Islamic Art and Archaeology of Palestine*, Walnut Creek.

Rosen-Ayalon, M. et Eitan, A.

1966 « Ramlah excavations », *IEJ* 16 : 148-150.

1969 *Ramla Excavations – Finds from the VIIIth century CE.*, The Israel Museum/Rockefeller Museum Nov.-Dec. 1969, Cat. No. 66, Jérusalem.